

## Tâter le pouls des choses

Deux soirées du festival Les Jardins Musicaux  
(15 août au 2 septembre 2018 à Cernier)

zog, Gongs und dergleichen mehr. Die Klänge des Stückes passten zu jenen des Waldes. Zuhörer, die nüchtern die Struktur des Vorgetragenen zu erfassen versuchten, wurden durch die Oper sarkastisch aufs Korn genommen. Beispiel: Open your mind at, at (Froschgeräusche) at (Tütenknüllen) at (Hundegebell ungewollt)...pitch (kreischende Stimme), pitch...

Nach diesem amüsanten Nonsense kam eine Lichtung. Zwischen Föhren und Buchen befanden sich Tische mit Kerzen. Rege wurde über Neue Musik diskutiert, bei Suppe und Wiener Würstchen – eine gute Vorbereitung für das letzte Stück von Mischa Käser, in welchem der Wald lediglich die Kulisse bildete. Von Bäumen hingen kopflose, beleuchtete Kostüme, aus denen Fetzen von Opernaufnahmen erklangen. Im Vordergrund starrte eine etwa fünf Meter hohe Sängerin mit blonden Locken und rotem Rock ins Publikum. Als sie bekannte, von Käser bearbeitete, Arien zu singen begann – die Gesamtzene erinnerte irgendwie an den sogenannten Singing Christmas Tree der Zürcher Bahnhofstrasse – öffnete sich ihr Rock. Zu erblicken war die Begleiterin mit Akkordeon.

Mathias Gredig



La porte va-t-elle enfin s'ouvrir? Serge Vuille dans Himmels-Tür de Karlheinz Stockhausen. Foto: Giona Mottura

Depuis plus de vingt ans, les Jardins Musicaux offrent un programme original, éclectique et audacieux. Maryse Fuhrmann et Valentin Reymond, directeurs passionnés et exigeants, concoctent chaque année un festival fait de découvertes, de créations et de quelques œuvres de répertoire. D'années en années le public déguste de nouvelles œuvres, découvre de nouveaux talents. S'émerveille de tant de créativité. Revenons sur deux créations présentées lors de la dernière édition.

Tout d'abord, l'œuvre de Pierre Jodlowski, *La Ralentie*, sur le texte homonyme d'Henri Michaux. Ce spectacle est une commande des Jardins Musicaux, sur une idée de Maryse Fuhrmann. Le poème de Michaux, découvert alors qu'elle avait 20 ans, fut un véritable choc, une «renaissance», pour l'initiatrice du projet.

Deux mains éclairées sur une toile. Deux mains qui se regardent, dialoguent, bataillent, prient peut-être. Des sons, quelques bruissements. Un rythme.

La lumière change, imperceptiblement. Les deux mains éclairées sont celles du percussionniste Jean Geoffrey installé derrière le voile. Les mains, toujours éclairées, battent des rythmes amplifiés qui envoûtent. On pense à des rituels destinés à entrer en transe. Et de fait, on se laisse emporter.

Clara Meloni entre en scène. Elle dit le texte d'Henri Michaux *La ralentie*. Elle le scande plus qu'elle ne le chante. Les lumières changent, bougent, créant de nouvelles ombres, d'autres mouvements. Puis c'est un double immobile qui est projeté sur le voile, un visage blanc, bienveillant, venu de l'au-delà. La musique se fait organique. C'est le son d'un cœur qui bat.

Et soudain, tout s'arrête. Problème technique, le spectacle est interrompu. Comment les musiciens vont-ils pouvoir reprendre? Trouver l'intensité? Le ton juste?

Clara Meloni revient sur scène. Jean Geoffrey retrouve ses instruments. En quelques secondes, on est emporté

## Zeiten und Räume

«unzeitig» – Musikfestival Bern

(5. bis 9. September 2018)

par la force du spectacle de Pierre Jodowski et par la puissance des acteurs qui l'habitent.

Les lumières se font violentes, mouvantes, apocalyptiques. Clara Meloni vocalise, donnant au texte une nouvelle dimension. Quelle présence! Jean Geoffrey vient sur scène dans une douce chorégraphie. Il amène une touche tendre aux derniers instants de la pièce. Une intimité.

On touche là au plus profond de notre sensibilité. Monde extérieur, intérieur, souvent étrange, ésotérique. Réflexions sur le sens de la vie. Un des moments les plus intenses (et ce n'est pas rien de le dire) que les Jardins Musicaux nous ont fait vivre.

En première suisse était présenté *Himmels-Tür* de Karlheinz Stockhausen. Le compositeur rêvait d'une véritable porte d'église comme instrument. Il a inventé cette porte faite de douze panneaux de bois divers afin de trouver les sonorités recherchées. Un homme se tient devant elle, dos au public. Il frappe des deux mains, des deux pieds. Des rythmes émergent. Puis il prend deux « baguettes ». Sons frappés, grattés, frottés. Serge Vuille, percussionniste, s'empare de cette pièce de tout son corps. Le musicien se couche, bouge, frappe et tape encore. La partition, précisément écrite, exige du musicien une performance extraordinaire. Tambours chamaniques, chemin initiatique. Rage, désespoir, colère. La porte va-t-elle enfin s'ouvrir?

Lorsque la porte s'ouvre, le musicien hésite, avance lentement en frappant des pieds. Des cymbales résonnent, du métal. Des sifflements de sirènes se superposent au tintamarre des percussions. Une petite fille passe, s'engouffre dans l'ouverture de la porte. Est-ce le paradis?

Saskia Guye

2017 wurde das Konzept des bislang biennalen, jeweils über zwei Wochen hinweg stattfindenden Berner Musikfestivals im Zuge einer Neukonzeption substanziell umgemodelt. Seither setzt das von Musikern und Ensembles der freien Szene, von Berner Kulturveranstaltern und -Institutionen gemeinsam durchgeführte Festival im Jahresrhythmus während fünf Tagen mit einem dichten Programm einen markanten Akzent im Berner Kulturleben, der auch über Stadt- und Kantonsgrenzen hinweg deutlich vernehmbar ist. Wie die Irrlichter, die im vergangenen Jahr in unbekannte Gefilde lotsten, bezeichnete auch das diesjährige Thema «unzeitig» einen vieldeutigen Assoziationsraum, in dem die Zeit als elementarste Dimension des Musikalischen ausgelotet und problematisiert wurde – künstlerisch und diskursiv, konzertant und installativ, alt und neu und dabei natürlich auch immer wieder: zeitgenössisch.

Das Eröffnungsfest in der Dampfzentrale wartete mit gleich zwei Uraufführungen auf: Michael Wertmüller komponierte mit *HA\_BE*, einer Kantate für Sopran, Sprecher und Ensemble, ein Gegenstück zu Bernd Alois Zimmermanns *Omnia tempus habent*. Wie Zimmermann, der als (etwas unzeitiger) Composer in Residence im Festivalprogramm eine zentrale Stellung einnahm, bezog sich auch Wertmüller in seiner Komposition auf den Textabschnitt «Alles hat seine Zeit» aus dem Prediger Salomo, wobei die so vorwärtsreibende wie statisch-flächige Musik maximal mit der seriellen Disziplin von *Omnia tempus habent* kontrastierte. Wo Zimmermann zu permutierenden Wortfolgen scharfe instrumentale Akzentuierungen setzt, da entwickelt Wertmüller aus rhythmischen Überlagerungen pulsierende Texturen. Der differenzierten Behandlung von Text und Sprache bei Zimmermann verlieh die ukrainische Sopranistin Christina Dalet-

ska mit einer beachtlichen Spannweite an stimmlichen Möglichkeiten musikalische Gestalt; ebenso markierte sie in Wertmüllers *HA\_BE* scharf jene Übergangszonen zwischen sprachlicher Semantik und musikalischer Funktion, in denen etwa in der Endlosschleife hängengebliebene Phrasen zur blossen Taktung sich wandeln – oder zum tickenden Uhrwerk.

Mit *Textur A*, der zweiten Uraufführung des Abends, schuf der Berner Komponist und Elektroniker Marcel Zaes eine bannende Raummusik, die akustische Instrumentalklänge und Elektronik ingenieus verschaltete: Was die fünf Musikerinnen und Musiker des Ensembles für das Publikum kaum hörbar spielten, wurde über Mikrophone aufgenommen und durch den Rechner geschickt, der die Klänge in kleinste Splitter atomisierte, sie quasi ihrer Dauer beraubte. So entstand ein dichter und rastlos gleissender Klangraum – eine immersive Soundscape, in der sich jenseits von atmosphärischer Raumpflege ein äusserst eigensinniger kompositorischer Zugriff zeigt.

Zu Bernd Alois Zimmermann, jenem Zeit-besessenen Komponisten der Nachkriegsavantgarde, gesellte sich am 7. September, dem zweiten Abend in der Dampfzentrale, Jürg Kienberger, der als «Intruder in Residence» durch das Festivalprogramm geisterte. Zusammen mit dem Klavierduo Huber/Thomet (Susanne Huber, André Thomet) schuf er aus Bild, Text, Ton und Performance eine launige und materialreiche Collage, die von Zimmermanns *Monologe für zwei Klaviere* ausgehend, musikalische, biographische und zeitgeschichtliche Fluchtlinien freilegte – und sie ganz Kienbergerisch auch wieder lustvoll-verschoben zuschüttete. Klaus Langs *dunkle schwäne*, eine weitere Uraufführung, vollzog an diesem zweiten Abend in der Dampfzentrale einen «Zeitspagat» und führte die vier auf zeitgenössische Musik spezialisierten Saxophonisten des Konus Quartetts und